

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) Item **17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Mandat local](#), [Parcs et Jardins](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vous ne voulez pas que j'aïlle vous voir tout de suite. Je ne ferai que ce que vous voudrez.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°42/65-67

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 80-81, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/282-289

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°17 Lundi 7 août. Une heure.

Vous ne voulez pas que j'aïlle vous voir tout de suite. Je ne ferai que ce que vous voudrez. Mais le mécompte est grand. Je voulais partir après demain Mercredi soir, pour être à Paris, jeudi matin. J'ai un dîner obligé à Lisieux le Mercredi 16 août. Si je ne vais pas vous voir cette semaine comme je ne veux pas ne rester à Paris que 24 heures, je ne pourrai y aller que vers la fin de la semaine prochaine. Je partirais le jeudi 17 et je vous verrais le 18. Serez-vous reposée? Je trouverais, je vous assure, des conversations qui vous reposeraient mieux que votre solitude. Onze jours encore avant de savoir, de voir par moi-même comment vous êtes que c'est long ! Je sais que je suis ingrat, que c'est déjà un bien immense de vous avoir à 45 lieues, dans ma France, sans abyme ni tempête entre nous. Mais que voulez-vous? En fait de bonheur, je n'impose point de limite à mes vœux. J'aime mieux souffrir de la privation qu'abaisser mon ambition. Réglons au moins tout de suite mon voyage. Que je puisse penser au jour précis à l'heure. Je n'ai jamais trouvé que l'attente usât la joie ; bien au contraire; le bonheur prévu mesuré, sondé d'avance à toujours surpassé mon espoir. J'entends le vrai bonheur. On parle d'imagination, d'idéal. Sans doute le train ordinaire de la vie est fort au dessous des rêves de l'âme ; mais le vrai bonheur, quand il apparaît, laisse loin, bien loin en arrière toute imagination humaine et il n'y a point de si bel idéal qui approche de la belle réalité. Que si je tarde à vous voir, au moins je vous trouve effectivement reposée. Ce que vous me dites pour me rassurer ne me suffit point.

Je n'ai jamais beaucoup compté sur votre séjour en Angleterre pour votre rétablissement. Je savais bien que tant de monde et de bruit vous fatiguerait. Mais ces déplorables agitations ont encore tout empiré, & vous revenez moins bien que vous n'étiez partie. Que je suis pressé d'y aller voir ! Vous ne savez pas à quel point mon imagination est malade sur la santé de ce que j'aime. C'est là le point, le seul peut-être, sur lequel m'a raison soit absolument sans pouvoir. Mon seul remède, c'est que je le sais.

4 heures J'ai fait hier jour de grande fête, et quête religieuse dans mon village un dîner bien différent de votre dîner chez le Duc de Devonshire. J'ai dîné chez mon curé avec un jeune prêtre des environs, le maire, l'adjoint un petit bourgeois, sa femme, sa fille et deux paysans. Ce dîner là était une grande affaire délibérée pendant huit jours et pour laquelle on était venu processionnellement nous inviter. Mad. de Meulan et moi, après s'être assuré de notre consentement. Nous sommes arrivés à travers. champs dans la cour, je devrais dire dans la basse-cour d'un cottage vieux, délabré où loge le curé en attendant la Construction d'un presbytère. Personne pour nous recevoir; on était encore à Vêpres. Mais en revanche, je ne sais

combien de chiens, de cochons, de poules, d'oies, de camards, aboyant, grognant, criant, courant, barbotant dans deux ou trois pièces d'eau pleines de de boue ; là et là des charrettes brisées, des fagots déliés, des briques et des pierres entassées pêle-mêle, tout le bagage d'une forme mal tenue par de pauvres laboureurs. Et tout à l'entour le pays le plus riant qui se puisse voir ; de vastes près bien frais couverts, de ces bœufs énormes, tranquilles, qui semblent le type de la force au repos ; de beaux arbres, des chênes, des hêtres, des pommiers, des pins, des mélèzes mariant leurs formes et leurs teintes si variées ; l'eau de ces marres stagnantes et sales courant à vingt pas de là, claire, pure rapide. Toutes les grâces de la nature, à côté de toutes les grossièretés de l'homme.

On est enfin revenu de Vêpres ; nous avons dîné. Tout ce monde tendu, mal à l'aise, obséquieux, tour à tour silencieux ou bavard, excepté deux, le Curé, bon prêtre sans embarras dans sa gaucherie, et le Maire ancien soldat, huit ans grenadier à cheval et sous officier dans la garde impériale, maintien grave, œil fixe et doux se taisant sans sauvagerie parlant sans vanité. Au bout d'une heure, à la fin du dîner, après quelques verres de vin de champagne car on en boit là, je suis parvenu à les mettre à l'aise et même un peu en train. Tout naturellement le dez de la conversation est tombé aux mains du vieux soldat ; et depuis la campagne de Russie jusqu'à la bataille de Waterloo, il s'est raconté lui-même sans esprit mais non sans intérêt, tour à tour bonhomme et fanatique, intelligent et crédule, enthousiaste et désabusé, ému et apathique, méprisant la paix, mais jouissant beaucoup du repos, ami de l'ordre respectueux, et disant de moi, pour témoigner l'estime qu'il me porte que les mauvais sujets de toute la France me craignent, comme il est craint, lui de ceux de St Ouen. A huit heures et demie, on nous a reconduits jusqu'au Val-Richer. Je donnerai des matériaux pour la construction du presbytère, et je suis très populaire dans St Ouen, dont je vous raconte les histoires. Je voudrais trouver ce qui peut vous divertir et vous reposer.

10 heures du soir.

Je ferme ma lettre pour la donner à un homme à moi qui va demain de grand matin, à Lisieux. Vous l'aurez ainsi un jour plutôt. Les lettres de Paris m'arrivent ici, le lendemain, de 9h. à midi. Celles qui partent du Val-Richer ne sont à Paris que le surlendemain. J'espère que vous m'aurez écrit d'Abbeville ou de Beauvais. Vous devez être à Paris demain. Adieu Adieu, sans aucun doute cet adieu là va moins loin et pèse moins sur le cœur. Il y a quelque chose de mieux pourtant, d'infiniment mieux.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 17/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/904>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur80-81

Date précise de la lettreLundi 7 août 1837

Heureune heure

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

175

vous dans la
us grandes
viale, au milieu
moyenne
à la fin
campagne,
mettre à
naturellement
vaines du
Russie
raconte
est, l'air
et est étendu,
ce méprisant
vous, ainsi de
dans l'unique
sujets de
est craint,
une, et d'ailleurs
chère de
section de
us d'Alen
voudrais
reposer?
deit.
à un

Vous ne voulez pas que j'aille
vous voir tout de suite. Je ne ferais que ce que vous
voudriez. Mais le malin compte en grand. Je voudrais
partir après demain mercredi soir, pour être à Paris
le dimanche matin. J'ai un dîner obligé à Lodi le mardi
16. Si je ne vais pas vous voir cette semaine,
comme je ne veux pas me rester à Paris que 24 heures,
je ne pourrai y aller que vers la fin de la semaine
prochaine. Je partirais le mardi 17 et je vous verrais
le 18. Sera-ce bien? Serrez-vous reposée? Je trouverais
je vous assure, de conversation qui vous reposerait
mieux que votre solitude. On ne joue encore avant
de savoir de voir pas moi-même comment vous êtes,
que c'est long! Je sais que je suis ingrat, que c'est
déjà un bien immense de vous avoir à 45 lieues,
dans ma France, dans abyme ni compte entre nous.
Mais que voulez-vous? en fait de bonheur, je
n'impose point de limite à mes vœux. J'aime mieux
souffrir de la privation qu'abaïsser mon ambition.
Regardez au moins tout de suite mon voyage. Que
je puisse partir au jour prévu, à l'heure. Je
n'ai jamais trouvé que l'attente usât la joie; bien
au contraire: le bonheur prévu, mesuré, calculé

Devance & toujours surpasse mon espoir. J'entends le
vrai bonheur. On parle d'imagination, d'idéal. Sans
doute, le train ordinaire de la vie est fort au
dessous de rêves de l'âme; mais le vrai bonheur,
quand il apparaît, laisse loin, bien loin en arrière
toute imagination humaine, et il n'y a point de
si bel idéal qui approche de la belle réalité. Que
je sois tardé à vous voir, au moins je vous remercie
effectivement repaître. Ce que vous me dites pour me
rassurer ne me suffit point. Je n'ai jamais
beaucoup compté sur votre séjour en Angleterre pour
votre rétablissement. Je savais bien que tant de
monde et de bruit vous fatigueraient. Mais ces
déplacables agitations ont encore tout empiré. Je
vous avouerai même, bien que vous n'ayez parlé, que
je suis persuadé d'y aller voir! Vous ne savez pas
à quel point mon imagination est malade. Sur la
crainte de ce que j'ai me. C'est là le point, le seul
point-être d'un lequel ma raison soit absolument
sans pouvoir. Mon seul remède, c'est que je le sache.

Adieu.

J'ai fait hier, jour de grande fête et grande réjouissance
dans mon village, un dîner bien différent de votre dîner
chez le Duc de Devonshire. J'ai dîné chez mon curé,
avec un jeune prêtre de savoyens, le maire, l'adjoint,
un petit bourgeois, la femme, la fille et deux paysans.

Le dîner-là étoit
jeune et pour laq
nous inviter, mais
de notre consentement
champs dans la
d'un cottage avec
la construction de
recevoir, on étoit
ne s'en combien
de canards, aboy
barbottant dans
fontes, d'écume,
des fagots d'herbe,
pêle-mêle, tous
de pauvres labou
plus vaine qui
frais, couverts de
semblent la typé
arbres, des chêne
pins, des mélèzes
si variées; l'air

l'air, à vingt
toutes les grâces
grossières, de
dépense nous avo
à l'aise, oblige

Entendant le
Vidua. On
fere au
bonheur,
on arrive
parait de
calité. Les
vous trouvez
ils pour ont
l'inviter
agitation pour
tant de
moi ce
empire, de
partie. Les
davez par
tade. Les la
nt, le tout
absolument
me je le sais.

retourner
et entre dîner
mon cœur,
l'adjoint,
deux paysans.

Le dîner-là était une grande affaire, délibérée pendant huit
jours et pour laquelle on était venu précédemment
seul inviter, M^{re} de Mouchon et moi, après s'être assuré
de notre consentement. Nous sommes arrivés à travers
champs. Dans la cour, je devrais dire dans la basse-cour
d'un cottage vieux, délabré, où loge le curé en attendant
la construction d'un presbytère. Personne pour nous
recevoir, on était encore à Nèpre. Mais en revanche, j'ai
vu là-bas combien de chiens, de cochons, de poules, d'oies,
de canards, aboyant, gregnant, criant, couvant,
barbottant dans deux ou trois pièces d'eau pleines de
joncs, d'écume de boue, et là de charrette, braise,
de fagots d'écorce, de briques et de pierres entassées
pêle-mêle, tous le bagage d'une ferme mal tenue par
de pauvres laboureurs. Et tout à l'entour le pays le
plus étendu qui se puisse voir, de vastes prés bien
frais, couverts de ces bœufs énormes, tranquilles, qui
semblent le type de la force au repos, de beaux
arbres, des chênes, des hêtres, des pommiers, des
pins, des mélèzes, montrant leurs formes et leurs teintes
si variées, l'eau de ces mares stagnantes et sales,
coulant, à vingt pas de là, claire, pure, rapide.
Toutes les grâces de la nature à côté de toutes les
grossièretés de l'homme. On est enfin revenu de
Nèpre, nous avons dîné. Tous ce monde tendu, mal
à l'aise, obéissant, tous à tous silencieux ou bavard,

récepte deux, le curé, bon prêtre, sans embarras dans la
gaucherie, et le maire, ancien soldat, huit ans grenadier
à cheval et son officier dans la Garde impériale, maintien
grave, air fixe et dur. Se taisant dans l'augustin
parlant sans vanité. Un bout d'une heure, à la fin
du dîner, après quelques verres de vin de Champagne,
car on en boit là, je suis parvenu à les mettre à
l'aise, et même un peu en train. Leur naturellement,
le sujet de la conversation est tombé aux mains du
vieux soldat, et depuis la campagne de Russie
jusqu'à la bataille de Waterloo, il s'est raconté
lui-même, sans esprit mais non sans intérêt, tout
à leur bonhomme et fanatique, intelligent et crédule,
enthousiaste et débauché, ému et apathique, méprisant
la puz, mais jouissant beaucoup du repos, ami de
l'ordre, respectueux, et distant de moi, pour toujours
l'estime qu'il me porte, que les mauvais sujets de
toute la France me trahissent, comme il est craint,
lui, de ceux de St. Julien. À huit heures et demi,
on nous a secondés jusqu'au Val Richer. Je
demandai des matériaux pour la construction du
presbytère, et je suis très populaire dans St. Julien
dont je vous raconte la histoire. Je voudrais
trouver ce qui peut vous divertir et vous reposer.

Je l'ai écrit.

Je ferme ma lettre pour la donner à un

vous voir tout
voudrez. Mais
partir après
deux minutes.
thé. Si je
comme je ne
je ne pourrai
prochaine. Je
le 18. Sera-ce
je vous assure
même que vous
de savoir, de
que c'est long.
déjà un bien
dans ma France.
Mais que vous
s'impose point
souffrir de la
Région au me
je puisse pour
dès jamais tra
au contraire :

Homme à moi qui va demain de grand matin à
 Lisieux. Vous l'aurez ainsi en jeu plutôt. Les
 lettres de Paris n'arrivent ici le lendemain, de 9h.
 à midi. Celles qui partent du Val Richer ne sont
 à Paris que le lendemain. Espère que vous
 m'aurez écrit d'Abbeville ou de Beauvais. Vous devez
 être à Paris demain. Adieu, adieu. Sans aucun
 doute, cet adieu là va moins loin et pèse moins
 sur le cœur. Il y a quelque chose de mieux
 pourtant, infiniment mieux.